

Le philosophe amateur

CA devait bien faire deux heures et peut-être même davantage encore qu'au volant de la Ford je roulais à tombeau grand ouvert d'une départementale pourrie l'autre, entre chien et loup depuis un bon moment maintenant et pour aller je ne sais où, probablement nulle part d'ailleurs. C'est du moins ce que je me disais en négociant au mieux des chapelets de virages tous plus vicieux les uns que les autres et agrémentés de nids-de-poule aux allures de piscines municipales. La pluie, le vent

du début, il n'y en avait plus; mais c'était quand même l'hiver qui arrivait, voyez-vous.

Avalant la nuit, derrière mon pare-brise voilé de cent mille cadavres d'insectes microscopiques, je ne me prenais pas du tout pour Ayrton Senna et j'avais parfaitement conscience aussi de ne pas être un philosophe professionnel comme on en entend souvent disserter à perte de vue sur l'autoradio, passé minuit et quand la lune est pleine. Le genre de philosophe capable de décortiquer deux heures durant le pourquoi et le comment de l'existence et qui pour finir vous laisse pantelant d'effroi devant la crasse de votre ignorance, pour qui expliquer l'habile technique de vivre à un auditoire de conchyliculteurs du bas Morbihan semble aussi simple qu'expliquer le fonctionnement d'une bouilloire électrique ou le principe de l'équivalence en thermodynamique.

Il y a des forts en thème comme ça qui sont incollables sur ce chapitre, la vie, qui mieux que personne connaissent pile et face de l'âme humaine, l'alpha et l'oméga de la bestiole, comment se dépatouiller avec tout ce bazar aussi pour

se sentir à l'aise dans ses baskets et qui claquent à quarante-cinq ans d'une tumeur au cerveau sans trop savoir pourquoi.

Ce genre d'histoire il faudrait pouvoir en tirer une morale je pense, mais cela m'a toujours paru au-dessus de mes forces n'étant qu'un amateur en la matière, aussi va-t-on laisser ce paragraphe tranquillement filer en queue d'anguille, comme la philosophie du quotidien en somme, et vite revenir pied au plancher au volant de cette voiture infernale fendant la nuit vers le grand nulle part embrumé de l'hiver.

Je me demandais si j'avais encore toute ma raison et d'abord comment faire, à soixante ans et des poussières, pour devenir enfin un jeune homme fréquentable, bien sous tous rapports et plein d'avenir. Parce que traîner mes guêtres de bistrot en bistrot, sans but d'être un jour quelqu'un ni même quelque chose, le cœur toujours gorgé de chagrin et l'humeur querelleuse... eh bien, comment dire... cela ne collait plus vraiment avec l'image que je me faisais de moi-même à cent à l'heure sur cette D578 entre Lamastre et Arlebosc.

Je pouvais imaginer faire subitement demi-tour, regagner mes pénates et changer l'eau des poissons rouges par exemple pour un instant au moins me sentir moins seul, vivant et utile enfin à quelque chose ; encore fallait-il avoir chez soi un bocal et des poissons rouges bien entendu — ce qui n'était pas mon cas évidemment.

En fait il m'a toujours manqué un petit truc de rien du tout, le minuscule gêne de l'audace peut-être, pour agir avec détermination, ne pas m'emmêler les crayons dans dialectique, arguties et paradoxes et savoir sauter le pas sans plus tergiverser le moment venu. Toujours demeurer dans l'indécision la plus cruelle, voilà ce qui me minait intérieurement, rongait la moindre de mes velléités d'entreprendre comme rat du pain dur et pour finir me laissait dans la perpétuelle insatisfaction de tout. Je n'étais pas fou en somme, comprenez-moi bien, seulement déboussolé.

C'est à la sortie d'un virage en épingle à cheveux qui m'avait contraint à sérieusement lever le pied qu'à quelque cent mètres dans mes phares j'aperçois soudain un type planté sur le bas-côté,

raide tel un piquet de clôture, parfaitement immobile, et l'idée qu'il allait probablement se jeter sous mes roues à mon passage me traversa en flèche l'esprit sans que je puisse dire d'où m'était venu ce sinistre pressentiment.

À cette heure impossible et dans cette nuit aussi sombre qu'un roman russe ce ne pouvait être qu'un foutu-dehors, si vous voyez ce que je veux dire, un ivrogne eût au moins quelque peu titubé, un voyou se serait placé en travers de la chaussée pour me forcer à m'arrêter, aurait au minimum fait un geste de la main m'y invitant tout net. Au lieu de quoi l'individu semblait se contenter d'être là, les deux pieds fichés dans le remblai de l'accotement ; je ralentis, roule au pas. Arrivé à sa hauteur et comme je vais pour abaisser la vitre côté passager afin de lui demander si tout va bien, alors d'autorité il ouvre la portière, tranquillement monte à bord et s'installe sans piper mot, comme si sa place de toute évidence avait été là depuis toujours.

N'allant moi-même nulle part et tout empêtré dans mes tristes soliloques que j'étais, je me dis que nous pouvions faire un bout de chemin

ensemble; qu'il se décide à ouvrir la bouche, à vider son sac, et cela pourrait avantageusement me changer les idées. Il n'en fut rien. Je repris mon gymkhana nocturne une bonne demi-heure durant en compagnie de mon silencieux passager cependant que dans ma tête passait en boucle la bande-son de *Mort à Venise* et l'abandonnai pour finir un peu plus loin au bord de la route sur le quatrième mouvement de la symphonie n° 3 en ré mineur de Malher. Je le vis disparaître tel un zombie dans mon rétroviseur et me retrouvai une fois de plus aussi seul avec mes pensées qu'un bonobo sans sa tribu.

De par nature restant plutôt sur un quant-à-soi farouche et d'un caractère par ailleurs peu enclin aux élans du cœur, je comprenais bien que le commerce avec les hommes s'apparentait davantage pour moi à une impossible partie de mikado sur un guéridon au pied vermoulu qu'à l'impeccable course des pistons dans les cylindres de cette Ford lancée à toute berzingue dans le brouillard.

Je ne m'étais jamais montré particulièrement performant côté relations humaines et le fait

de vivre malgré tout en société, en ce qui me concernait, n'avait jamais effacé tout à fait cet indéfinissable sentiment de férocité de l'existence qui me tourmentait pour ainsi dire depuis l'enfance. En regardant les choses en face, je me dis que je faisais en somme du camping sauvage dans la vie, n'y vadrouillant qu'en dilettante tel un touriste gâchant son temps à visiter sous un ciel maussade des amoncellements de pierres à forte valeur symbolique dont il ne conservera par la suite le plus petit souvenir.

Pour ma gouverne toujours j'avais emprunté des chemins en zigzags, des sentiers écartés qui au mieux ne menaient nulle part, s'ils ne conduisaient le plus souvent à d'inextricables culs-de-sac ; ainsi des différents systèmes que j'avais échafaudés à de multiples reprises ces dernières années pour sortir de l'impasse et tenter de rejoindre le clan des battants, aucun n'avait tenu la route et je me retrouvais en société avec la douloureuse impression que tout le monde alentour aspirait sans gêne aucune tout l'air qui m'eût permis à moi d'un peu librement respirer, j'étouffais.

Le tableau de bord affichait une température extérieure de neuf degrés, une distance parcourue de trois cent trente-deux kilomètres, minuit pile, et la petite aiguille de l'indicateur du niveau de carburant donnait des signes d'épuisement évidents.

Je n'avais encore écrasé aucun hérisson en quête d'une cassolette d'escargots, d'une fricassée de cèpes ou d'une chambre meublée en vue d'hiberner, j'avais réussi à éviter toutes les chouettes effraies qui auraient voulu venir se fracasser en vol rasant sur mon pare-brise pour couper court à quelque tourment métaphysique né d'un lancinant questionnement sur le vide cauchemardesque du quotidien, nul chevreuil en fuite n'avait surgi de taillis sous futaie ou lacis de ronciers pour s'écrabouiller en mille morceaux sur mon capot et me mettre bien en peine de poursuivre ma route ; pas la moindre bande de fêtards en goguette un peu pompettes au sortir d'un karaoké genre « Chez Nyyrikki » ou autre boui-boui chinois du même tonneau, nul camion de voleurs de bétail ou cambrioleurs de granges isolées et surtout aucune Estafette de gendarmerie en ronde nocturne ou en planque au détour du chemin n'était venu

entraver jusqu'à présent ma course folle dingue vers rien du tout et je m'interrogeais seulement pour savoir à quoi pouvait bien rimer tout ça, vers quel hiver je filais à ce train d'enfer, où je pourrais bien dénicher un poste à essence dans un tel désert et à pas d'heure.

À examiner plus en profondeur la situation, très au-delà des lacets, talus et forêts qui dansaient dans le faisceau de mes phares, tournant et retournant dans mon esprit l'impossible problème, j'apercevais en fait avoir toute ma vie manqué de carburant, de pneus antidérapants pour me contrôler dans les mauvais moments ou, plus prosaïquement, d'un Smith & Wesson calibre 38 spécial dans la boîte à gants.

D'entrée j'avais été plutôt mal équipé pour faire face aux mille traquenards du quotidien, affronter les redoutables intempéries du grand désordre universel, de là m'étais lancé un peu à la légère dans l'impitoyable rodéo de l'existence et maintenant il me fallait amorcer un virage à cent quatre-vingts degrés si je voulais tracer la route vers de nouveaux horizons, sortir de l'ornière